

Actes 2 : 1-11 ; Jean 15 : 26-27 ; 16 : 12-15

(Annecy 19/05/24, pentecôte, confirmations)

Nous venons entendre le récit de la Pentecôte tel que nous le rapporte le livre des Actes des Apôtres et la promesse de cette pentecôte dans l'évangile de Jean. Bien sûr les deux font état de cet aspect particulier de l'action de Dieu qu'est le don de l'Esprit saint. Ce n'est pas par hasard que certaines Églises ont choisi la fête de la Pentecôte pour y placer les confirmations. D'autres moments symboliques sont néanmoins possibles – dans mon Église d'origine, par exemple, c'était le dimanche des Rameaux. Mais parfois, comme c'est le cas cette année pour les co-catéchumènes de Gaston, c'est l'agenda familial qui vient troubler la dimension symbolique. Mais revenons-en à cette fête de Pentecôte !

En choisissant Pentecôte pour les confirmations, nous calquons l'itinéraire spirituel d'un catéchumène sur celui des disciples, ou des apôtres... Symboliquement, justement, c'est un peu leur passage de disciples (ceux qui apprennent, ceux qui sont à la suite) à apôtres (ceux qui sont envoyés, qui sont au-devant). Il y a une part d'autonomie chez le disciple et chez le confirmé.

Dans nos deux récits, pour que le don de l'Esprit puisse advenir, l'absence de Jésus est nécessaire. L'autonomie requiert de la distance. D'où la phrase surprenante de Jésus dans l'épisode de Jean : *il vous est avantageux que je m'en aille*. Mais on ne reçoit pas l'Esprit pour soi-même, pour son bénéfice personnel (même si ce bénéfice existe), mais pour le partager avec tous.

Le don de l'Esprit, en tout cas tel que présenté ici n'est pas un retour aux temps pré-babélien où tout le monde partagerait le même langage, ni un temps où l'on parle des langues incompréhensibles ; mais c'est un instant de grâce où l'inexprimable devient dicible. Les disciples parviennent à témoigner de leur foi et surtout à être compris. Lorsque nous essayons de dire en quoi consiste être croyant, nous sentons souvent tout le côté artificiel, superficiel et convenu de ce que nous exposons et combien il est difficile de nommer, et pire d'expliquer, ce qui nous touche vraiment. Parfois, nous y arrivons et nous sommes alors les premiers surpris. Il y a eu une sorte de miracle : Nous avons pu rejoindre l'autre dans son intimité. D'ailleurs la traduction française dit que chacun s'étonne d'entendre les disciples dans sa « langue maternelle », là où le grec utilise une périphrase « dans la langue où il est né ». Ici aussi arrive l'idée d'une nouvelle naissance, non pas dans une nouvelle langue, ou une langue universelle, mais dans cette langue même qui nous a appelés à la vie. Cette idée de langue dans laquelle on naîtrait est assez intéressante : j'ai lu ou entendu que le petit humain sort de son animalité grâce aux paroles qu'il entend avant même de les comprendre. Le langage est constitutif de notre humanité. On garde, semble-t-il, un rapport particulier à notre langue maternelle. Cette langue qui nous a fait naître à notre humanité.

Ce qui est beau dans l'évènement de la pentecôte, c'est la conjugaison du particulier et de l'universel. L'antagonisme qui est présent dans ce récit n'est pas, comme on peut parfois l'entendre, entre l'intérieur (l'entre soi du début) et l'extérieur (le témoignage à la foule) mais bien entre le groupe et l'individu. L'alternance en opposition des tous et des chacun. Prenez la première phrase du récit : *Quand arriva le jour de la Pentecôte [...], ils se trouvaient réunis tous ensemble*. On fait difficilement plus massif dans le collectif. Tous reçoivent l'Esprit saint mais chacun s'exprime selon le don. Il en est de même par la suite : le résultat de l'expérience est universel (tous entendent et reçoivent l'Évangile) mais le vécu est personnel (chacun

est rejoint dans son intimité particulière). Pentecôte n'est pas un retour à avant Babel où l'unité se fond dans l'uniformité (une même langue, un même projet).

Même si l'histoire de l'Église regorge, hélas, de tentatives d'uniformisations, l'Évangile ne s'intéresse qu'à l'individu, à l'individu bien sûr inséré dans une, et même plusieurs communautés, interagissant avec elles, mais même lorsqu'il parlait devant des foules, Jésus s'adressait à chaque personne composant la foule. De même, à chacun et chacune de nous l'annonce du salut en Jésus-Christ est faite, mais ce salut peut prendre des formes différentes : nous n'avons pas tous à être sauvés de la même chose (le péché étant une catégorie trop générique pour répondre de façon concrète à cette question : le péché de chacun(e) d'entre nous est différent). Si nous annonçons le salut universel (c'est-à-dire le salut de toute la création, au-delà de l'humain), nous avons aussi à annoncer que ce salut ne peut être universel que s'il est particulier à chaque individu ! Un sage à qui l'on demandait : « Pourquoi les humains sont-ils tous différents ? » répondit : « parce qu'ils sont tous à l'image de Dieu ». L'annonce de l'Évangile ne pourra se faire à tous qu'à condition qu'elle prenne au sérieux la réalité de chacun. La communion fraternelle n'existe que si chacun se reconnaît frère ou sœur de celle-là, celui-là même qui ne lui ressemble pas, ni dans son apparence, ni dans sa culture, ni dans ses projets personnels, familiaux ou politiques.

La longue liste des peuples et pays du livre des Actes est bien là pour nous rappeler, non la puissance du miracle, mais la diversité de ceux qui se réjouissent de la bonne nouvelle reçue. Chacun demeure néanmoins libre de l'accepter ou de la rejeter comme une folie éthylique.

Deux choses (au moins) peuvent empêcher notre témoignage la peur (ou la pudeur ou la timidité) et la volonté de maîtrise, qui consiste à oublier que la foi nous dépasse, qu'elle n'est pas modélisable, qu'elle n'est ni raisonnement ni sentiment, elle est plus que toutes ces choses et néanmoins elle les intègre. Trop souvent, quand nous voulons parler à quelqu'un du bien fondé de notre foi, nous pensons nous mettre à son niveau, essayons de parler son langage dans l'espérance de susciter son adhésion et, par conséquent, nos paroles sonnent faux à nos propres oreilles, car nous ne sommes pas sincères sur ce qu'est vraiment notre foi : mais d'un autre côté, les mots nous semblent bien pauvres pour parler ces choses qui nous font vivre... Pour que l'Évangile parvienne au cœur de notre interlocuteur, il faudrait pouvoir parler ce dialecte maternel, ce langage intime, cette langue qui a fait naître. Or nous ne le pouvons pas. Nous ne pouvons parler que la nôtre ; mais le message de Pentecôte nous invite à faire confiance à l'Esprit de Dieu, aussi bien pour animer nos paroles que pour ouvrir les cœurs et les oreilles. Il nous invite à oser malgré nos craintes et l'hostilité, tout en sachant que quoi que nous fassions l'expérience que les autres auront de Dieu nous sera toujours étrangère sauf dans de rares moments de grâce, comme celui vécu ce jour-là. Ces moments de grâce ne sont pas de notre responsabilité, mais leur donner l'occasion d'exister l'est.

La seule chose dont vous pouvez témoigner en vérité est votre relation à Dieu ; elle n'est pas plus belle ou plus laide, plus forte ou plus faible, meilleure ou pire que celle de votre voisin, elle ne lui est pas non plus identique. Votre relation à Dieu est incomparable, c'est la vôtre. Parodiant un célèbre rituel militaire, nous pouvons dire : « Voici ma foi et ma relation à Dieu ; il y en a beaucoup comme elles, mais celles-ci, ce sont les miennes ». Nous les partageons volontiers, mais nous nous garderons de vouloir les imposer ou les ériger en modèles.

Voilà, Gaston, nous t'avons témoigné tout au long de ces années de notre foi, souvent avec maladresse, parfois, j'ose l'espérer, avec bonheur et justesse. A partir de maintenant c'est à toi de répondre à cette question essentielle : m'ont-ils parlé des merveilles de Dieu ou étaient-ils pleins de vin doux ?

Et si vous permettez de reprendre -un peu infidèlement - deux paroles de Jésus : <sup>12</sup>J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais il est avantageux pour vous que je m'arrête.